

Jean-Michel CHAUMONT

Université catholique de Louvain

D'ACHILLE À ULYSSE :
QU'EST LA RÉSISTANCE DEVENUE ?
RÉFLEXIONS SUR L'HÉRITAGE DE LA RÉSISTANCE
AU NAZISME DANS LES SCIENCES SOCIALES¹

Une voix se penchant hurlante sur le corps tuméfié : « où est-il ? conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pieds et coups de crosses de pleuvoir. [...]. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il *parlerait*. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan *concerté*. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les SS, les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

René Char, *Feuillets d'Hypnos* (1943-1944), n° 128.

INTRODUCTION : DE LA RÉSISTANCE AUX RÉSISTANCES...

Entendons-nous : ma question porte – et ne porte que – sur le devenir du concept de résistance dans les sciences sociales. Il a tout d'abord évolué dans le sens d'un *élargissement* considérable de son champ d'application. Cet élargissement entretient des liens étroits avec de houleux débats relatifs à la résistance armée – et plus encore à son absence – durant la Seconde Guerre

¹ Ce texte reprend en la développant substantiellement la note thématique n° 5 de *Sociétés en changement* (Institut d'Analyse du Changement dans l'Histoire et les Sociétés contemporaines [Institut IACCHOS], UCL, à paraître en juin 2018). Intitulée « La Résistance, un risque à courir ? », elle a été rédigée par An Ansoms et moi-même. Je ne développe bien entendu ici que ma contribution à ladite note.

mondiale. Mais d'autres facteurs et acteurs étrangers à ces débats européens ont également joué un rôle important. Dans un second temps, nous examinerons quelques-uns des défis théoriques que la redéfinition du concept soulève. Nous suggérerons enfin, sur la base de nos plus récentes recherches¹, que cette révision du concept n'est pas encore achevée : les faces obscures de certaines conduites désormais qualifiées de « résistantes » n'ont pas été suffisamment identifiées. Il convient d'en prendre acte et d'en tirer les conséquences pratiques.

Un mini-sondage dans le grand public en France ou en Belgique montrerait sans doute que le mot « résistance » y reste aujourd'hui encore associé à la Résistance avec un grand R : la résistance armée contre l'occupant durant la Seconde Guerre mondiale. Cet usage s'inscrit dans la longue durée : dès le XIV^e siècle, quand le mot apparaît dans la langue française, il signifie « s'opposer par la force² ». La grande innovation des sciences sociales a été d'élargir la définition du concept. L'idée d'une opposition a été conservée mais ses *modalités* se sont diversifiées : la force n'est plus l'unique moyen de la résistance. Ainsi pour prendre un exemple tiré du dernier numéro de la revue louvaniste *Recherches sociologiques et anthropologiques*, un article y est consacré à la résistance des quinquagénaires masculins au toucher rectal³. Nous sommes évidemment loin, très loin alors de la résistance patriotique ou antifasciste aux nazis... Comment en sommes-nous arrivés là ?

LES RAISONS DE L'ÉLARGISSEMENT (1) :

LA RARETÉ DE LA RÉSISTANCE ARMÉE FACE AU NAZISME

Dans les années et les décennies qui suivirent la capitulation allemande, de nombreux milieux de mémoire de diverses communautés réagirent – avec parfois plus d'indignation que d'arguments – contre les allégations d'absence de résistance notable en leur sein. Peu de résistance armée au nazisme dans la population allemande⁴ ou, du côté des victimes, dans la population

¹ Cf. Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*. Paris, La Découverte, 2017.

² Cf. Article « Résistance » du *Dictionnaire historique de la langue française*. Alain Rey édit. Paris, Dictionnaires Le Robert-Sejer, t. 3, 2006.

³ Louis Braverman, « "Il n'y a jamais rien qui est entré par-là !" Résistances et malaises masculins face au toucher rectal », dans *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 48-1 | 2017, mis en ligne le 1^{er} janvier 2018, consulté le 2 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rsa/1808> ; DOI : 10.4000/rsa.1808.

⁴ Günter Plum, « Widerstand und Resistenz », dans *Das Dritte Reich. Herrschaftsstruktur und Geschichte*. München, Beck, 1983. À noter qu'en Allemagne, le mot « Resistenz » a été choisi pour les modalités élargies de résistance, le mot « Widerstand » restant réservé à ses

juive¹ ou dans la population – pourtant plus susceptible de s’y engager étant donné le grand nombre de résistants parmi eux – des détenus de camps de concentration². On a dit et répété que, par exemple, les juifs s’étaient laissés conduire à la mort « comme des moutons à l’abattoir³ ». Il paraissait pourtant empiriquement absurde parce qu’inexact – et moralement offensant parce qu’injuste – d’en conclure que ces différentes populations n’avaient opposé *aucune* résistance. On s’est avisé alors qu’il y avait d’autres formes de résistance, moins manifestes mais néanmoins réelles, à prendre en compte.

Ainsi, peu connu en Europe mais déterminant aux États-Unis a été à l’époque le débat qui a opposé le psychanalyste d’origine juive autrichienne Bruno Bettelheim (1903-1990), lui-même détenu quelques mois dans les camps de Dachau et Buchenwald avant guerre, au philosophe formé à Harvard Terence Des Pres (1939-1987). Ce dernier reprocha à Bettelheim de défendre une conception désuète de la résistance consistant à rendre le coup pour le coup, selon le vieux code de l’honneur qui ne pouvait souffrir qu’une injure demeure sans riposte. Dans le contexte des camps de concentration, soutenait Des Pres, une telle conception revenait à prôner un vain suicide : frapper un kapo ou, *a fortiori*, un gardien SS revenait à signer son arrêt de mort et, les exposant au contraire à de sévères représailles, cela ne contribuait en rien à aider les autres détenus. Conclure à l’absence de résistance parce que les révoltes ouvertes y avaient été exceptionnelles, c’était à la fois faire la preuve de son aveuglement face à des formes occultes de résistance et ajouter, comme disent les Anglais, l’injure à la blessure en blâmant les victimes. En vérité, prétendait-il, la « vraie » résistance dans les camps était menée sous le couvert de la ruse. Les détenus engagés détournaient à des fins de résistance le principe, hérité du système carcéral allemand⁴, de la

formes canoniques. Pour une présentation en français de ces débats déjà datés, cf. Ian Kershaw, *Qu’est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d’interprétation*. Paris, Gallimard, « Folio », 1992.

¹ Cf. K. Shabbetai, *As Sheep to the Slaughter ? The Myth of Cowardice*. New York – Tel Aviv, World Federation of the Bergen-Belsen Survivors Association, 1963.

² Cf. Hermann Langbein, *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes*. Paris, Fayard, 1981. À souligner que le début du titre allemand original est *Nicht wie die Schafe zur Schlachtbank*, « pas comme les moutons à l’abattoir »...

³ Cf. Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*. Paris, La Découverte, 1997.

⁴ Contrairement à une idée encore très répandue, ce principe qui permit également à une « aristocratie » détenue d’user et d’abuser d’un droit de vie et de mort sur la masse des concentrationnaires, n’était pas une invention « diabolique » des nazis même si, dans le contexte des camps de concentration, ses conséquences furent en effet diaboliques. Voir à ce sujet la mise au point de Nicolaus Wachsmann dans son monumental *KL. Une histoire des camps de concentration nazis*. Paris, Gallimard, 2017, p. 168.

délégation aux détenus des fonctions subalternes. Dans le camp de Buchenwald par exemple, les détenus communistes avaient réussi à se faire nommer par leurs gardiens aux principaux postes à responsabilité, notamment dans les bureaux où étaient décidées les affectations pour des commandos de travail plus ou moins meurtriers ou encore la comptabilité des décès. La possibilité d'inscrire ou de rayer certains détenus de ces listes constituait une arme redoutable, à la fois pour protéger les camarades et se débarrasser de détenus hostiles. Il en allait de même pour quantité d'autres fonctions qui donnaient à leurs occupants la possibilité d'user – ou non – de leur pouvoir au bénéfice de la collectivité des détenus. Ces formes non seulement discrètes mais les plus discrètes possibles de résistance n'excluaient pas nécessairement l'hypothèse de la révolte ouverte et armée en cas de nécessité. Ainsi à Buchenwald encore, des armes avaient été introduites clandestinement dans le camp et des groupes de détenus étaient prêts à les utiliser au cas où leurs gardiens auraient décidé de les exterminer avant de prendre la fuite. Des Pres mettait au crédit des modalités non-héroïques de résistance le sauvetage des dizaines de milliers de vie¹. Son livre, non traduit en français, a été très bien reçu aux États-Unis. Emil Fackenheim, un des principaux théologiens juifs de l'après-Shoah, s'est directement inspiré de lui pour mener la « démonstration » philosophico-théologique au terme de laquelle il concluait que, dans le cas des victimes de la Shoah, survivre, ne fût-ce qu'une heure de plus, équivalait à résister².

Sans doute l'estimation faite par Des Pres des achèvements de la résistance dans les camps était-elle fortement exagérée mais il n'en reste pas moins difficile de contester qu'à Buchenwald au moins ces actions ont profité à l'ensemble des détenus³. En contrepartie, la « collaboration » avec les SS à laquelle contraignait l'occupation de ces postes à responsabilité a donné lieu à des dilemmes redoutables sur lesquels nous devrons revenir.

¹ Terence Des Pres, *The Survivor. An Anatomy of Life in the Death Camps*. Oxford, Oxford University Press, 1976.

² Emil Fackenheim, *To mend the World. Foundations of Future Jewish Thought*. New York, Schocken Books, 1982. Voici la conclusion de son long développement (pp. 201-225) sous le titre « The Spectrum of Resistance during the Holocaust : An Essay in Description and Interpretation » : « Face à l'extrême – quand la logique nazie de destruction fut devenue la Solution finale – *kiddush ha-hayyim* (la sanctification de la vie) se révéla comme une forme unique de résistance, qui n'était plus distinguable de la vie elle-même – que cette vie signifie la survie pour une heure, un jour, une semaine ou même, par chance, jusqu'après la destruction de l'Umwelt [*sic*] maléfique » (p. 224, ma traduction).

³ Cf. Olivier Lalieu, *La Résistance française à Buchenwald*. Paris, Tallandier, 2012. Notons cependant que, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, ce bilan ne fut pas unanimement adopté.

LES RAISONS DE L'ÉLARGISSEMENT (2) :

JAMES SCOTT ET L'ABSENCE DE RÉVOLTES PAYSANNES EN ASIE DU SUD-EST

Tandis que Des Pres célébrait les ruses des concentrationnaires, James Scott, un politologue de l'Université de Yale aujourd'hui émérite, posait cette même question d'une absence apparente de résistance dans le chef des populations paysannes de l'Asie du Sud-Est. Voilà des masses opprimées et honteusement exploitées, fréquemment sujettes à de redoutables famines, et elles ne se révoltent pas. Comme en Europe, le constat suscite à la fois une curiosité scientifique et, en sourdine, un jugement dépréciatif : peut-être issue d'une démocratisation des morales de l'honneur, il y a l'idée, inscrite par la Révolution française dans la Déclaration des Droits de l'Homme, d'un droit – qui est aussi un devoir – de résistance à la tyrannie. Dès 1976, James Scott avait publié un ouvrage au sous-titre significatif de « rébellion et subsistance en Asie du Sud-Est »¹. Mais c'est presque dix ans plus tard, au terme d'un séjour de quatorze mois dans le village malais de Sedaka, qu'il publie son ouvrage majeur : *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance* [*Les Armes du faible : les formes quotidiennes de la résistance paysanne*]², prolongé en 1992 par le seul de ses ouvrages théoriques traduit en français, *La Domination et les Arts de la résistance*³. Les rapprochements avec le débat précédent sont stupéfiants : il faut croire que les arguments mobilisés par Scott et Des Pres étaient dans l'air du temps. Cependant, là où Des Pres restait dans le registre de l'essai philosophique, Scott était de plain-pied dans celui des sciences sociales au mieux de leur forme. Scott décrit avec une finesse remarquable combien les paysans, sous les abords serviles qu'ils présentent face aux puissants, déploient des ruses ingénieuses pour maximaliser leurs avantages et faire valoir leurs intérêts. Il rend compréhensible leur « éthique de survie » consistant à se garantir le minimum vital plutôt que de s'exposer à tout perdre – comme c'est arrivé plusieurs fois dans leur histoire – dans des affrontements tellement inégaux qu'ils n'ont aucune chance de vaincre. Même s'il fut loin d'être tout seul⁴,

¹ Cf. James Scott, *The Moral Economy of the Peasant. Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*. New Haven, Yale University Press, 1976.

² Cf. James Scott, *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*. New Haven, Yale University Press, 1985.

³ Cf. James Scott, *La Domination et les Arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*. Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

⁴ Côté francophone, spécifiquement sur les conduites de résistance en situations extrêmes, rappelons le magnifique *Face à l'extrême* (Paris, Seuil, 1991) du regretté Tzvetan Todorov. Une mention spéciale pour celui qui fut peut-être le premier à entamer la révision : Aimé Césaire qui, dans une tentative de réhabilitation des esclaves, affirmait dès 1948 que « jour après jour, pendant deux siècles, ils complotèrent, résignés apparemment, domptés jamais ».

James Scott a révolutionné le regard des sciences sociales sur la résistance et il est encore constamment cité non seulement dans la littérature sur les paysanneries mais plus largement par la plupart des auteurs qui s'inscrivent dans le champ émergent des *Resistance Studies*¹. Le grand bénéfice scientifique de l'élargissement a été de considérer les conduites de résistance sur un *continuum* qui va de l'indiscipline individuelle dissimulée à l'opposition collective franche et massive. Cette dernière n'apparaît plus comme surgissant *ex nihilo* mais bien comme la face éclatante, enfin émergente d'un iceberg. L'apport a été d'introduire des processus et des nuances là où le sens commun a tendance à ne voir que des états statiques en noir et blanc (résistance ou non résistance). Tant d'un point de vue descriptif que normatif, notre compréhension s'en est trouvée considérablement affinée. À partir de là, pour savoir ce qu'est la résistance devenue, il convient de se pencher sur la question de sa redéfinition².

LES DÉFIS THÉORIQUES DE LA REDÉFINITION

Les problèmes posés par la redéfinition sont nombreux et je ne prétends pas les résoudre, tout au plus voudrais-je rendre attentif à l'un ou l'autre écueil. De façon très générale, la définition doit être capable, d'une part, d'englober des occurrences aussi diverses que la résistance au toucher rectal (puisque c'est l'exemple que nous avons pris pour indiquer la multiplicité des significations que revêt le terme), la résistance inapparente des paysans ou des esclaves et la résistance armée frontale. D'autre part, elle doit aussi ménager la possibilité de distinctions sans lesquelles tous les chats sont gris³ : si tout est résistance, plus rien ne l'est et les bénéfices scientifiques, pratiques et moraux de l'élargissement en seraient anéantis. Plus spécifiquement, plusieurs obstacles, de natures différentes, doivent être surmontés. Pour éviter de produire un concept normativement biaisé, il ne faut pas en

(« Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage ». Introduction à Victor Schoelcher, *Esclavage et colonisation*. Paris, PUF, 2007).

¹ Voir par exemple le Center of Resistance Studies de l'Université de Sussex au Royaume-Uni (<http://www.sussex.ac.uk/history/research/resistancestudies>) et le *Journal of Resistance Studies* (<http://resistance-journal.org/policy-statement/>) exclusivement consacré aux formes non armées de résistance.

² Pour deux tentatives de redéfinition dont je m'écarte sensiblement, voir d'une part Jocelyn A. Hollander et Rachel L. Einwohner, « Conceptualizing Resistance », dans *Sociological Forum*, vol. 19, n° 4, décembre 2004, pp. 533-554 et, d'autre part, Mikael Baaz, Mona Lilia et Stellan Vinthagen, *Researching Resistance and Social Change : a Critical Approach to Theory and Practice*. London, Rowman & Littlefield, 2017.

³ Ce dicton populaire passe outre le fait que, précisément, il y a de nombreuses nuances de gris et que ces nuances font souvent toute la différence. D'où l'intérêt des distinctions.

restreindre l'usage aux formes de résistance qui sont sympathiques au chercheur concerné. Dans la mesure où ce sont, partiellement au moins, les mêmes facteurs sociologiques qui permettent de les expliquer, le concept doit pouvoir être indifféremment appliqué à la résistance de comités de quartier contre ce qu'ils estiment être l'invasion de promoteurs immobiliers ou à la résistance d'électeurs de partis populistes contre ce qu'ils estiment être l'invasion des migrants. Ensuite, d'un point de vue plus empirique cette fois, la résistance n'est pas toujours le fait d'acteurs « dominés » et il importe donc de défaire le couple conceptuel trop souvent considéré comme allant de soi entre *domination* et *résistance*. On le remplacera avantageusement par le couple *menace* et *résistance*, la menace pouvant – ou non – être réelle, réalité dont le chercheur peut – ou non – chercher à s'enquérir. De même, le couplage fréquent entre la ruse et les acteurs faibles ne résiste pas à l'examen non plus : certes les faibles n'ont souvent que ce registre à leur disposition mais les « puissants » qui disposent également de la force n'hésitent évidemment pas à recourir à la ruse dans les nombreuses situations où elle semble plus efficace¹.

Un autre abus de langage, intéressant à analyser quand il est le fait des acteurs mais qui devient égarant s'il est reproduit dans le discours sociologique, consiste à donner les concepts de « mouvement social » et de « résistance » pour synonymes. Dans la bouche des acteurs, l'équivalence est symptomatique d'un temps, le nôtre, où les acteurs qui se seraient rangés jusqu'il y a peu sous la bannière du progrès social, sont aujourd'hui sur la défensive. Mais dans les écrits des chercheurs, il demeure éclairant de distinguer les conduites qui, sous forme d'un mouvement social, œuvrent d'initiative dans l'espoir de peser sur le destin social et les conduites réactives qui visent à conserver des avantages acquis. Même si action et réaction sont toujours présentes en proportions variables, les facteurs explicatifs varient selon les configurations. Une définition très générale de la résistance qui permette d'englober tous les usages en sciences sociales serait quelque chose comme : « une réaction d'opposition face à la perception d'une menace ». Dans un second temps, il faut ajouter des spécifications permettant surtout de préciser le type de réactions (collective ou individuelle, ouverte ou clandestine, organisée ou spontanée, consciente ou inconsciente, réformiste ou révolutionnaire, conservatrice ou réactionnaire, etc.) et le type de menaces (réelles ou imaginaires, politiques ou autres, mal intentionnée ou non, systémique ou autre, etc.).

¹ Cf. sur ce point le livre éclairant de Jean-Vincent Holeindre, *La Ruse et la Force. Une autre histoire de la stratégie*. Paris, Perrin, 2017. Le complot est peut-être l'incarnation par excellence de la ruse des puissants dans l'imaginaire collectif.

UNE DÉRIVE POPULISTE ?

Dans l'état de l'art actuel, il me semble que l'on se complait un peu dans ce que, à la suite de Grignon et Passeron, l'on pourrait appeler le moment « populiste » de la révision¹. Non seulement – ce qui est tout bénéfique – les formes alternatives sont découvertes et réhabilitées (les conduites rusées réhabilitées à l'égal des conduites d'opposition franches et massives) mais elles sont célébrées comme étant entre toutes les meilleures (les conduites rusées décrétées supérieures à des conduites héroïques volontiers moquées). Dans la foulée des travaux remarquables de Michel de Certeau sur la tactique² ou de Jean-Pierre Vernant et Marcel Détienne³ sur la *mêtis* – la raison rusée – grecque, des épigones se sont livrés à des analyses élogieuses fort naïves de toutes les ruses prises indistinctement : n'importe quelle ruse déployée par des acteurs faibles pouvait être considérée comme de la résistance⁴. Mais ce serait abusif et il faut souligner que les acteurs eux-mêmes ne s'y trompent pas.

L'argent étant le nerf de la guerre, les résistants au nazisme se livraient à des pratiques – hold-up, racket – qui, n'eût été la finalité des sommes ainsi récoltées, auraient été justement qualifiées de banditisme. Comme il fallait s'y attendre, des truands en profitèrent pour revendiquer des actions criminelles comme étant résistantes, parfois même en versant une partie du butin à d'authentiques résistants. Ces derniers ne furent pas dupes et les chercheurs ne devraient pas l'être non plus. Il ne suffit pas de ruser, il ne suffit même pas de prendre des risques pour *résister* à un oppresseur : une composante désintéressée significative est nécessaire. Sans doute les auteurs des actes crapuleux avaient-ils de bonnes raisons de se soucier de leur propre peau mais toute pratique de survie ne saurait être considérée sans plus comme pratique de résistance. Les acteurs le récusent légitimement pour des raisons morales, nous le récusons pour des raisons causales : les motivations qui président aux actes sont différentes et leurs explications de même.

¹ Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris, Seuil, 1989.

² Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*. Paris, Gallimard, 1990.

³ Jean-Pierre Vernant et Marcel Détienne, *Les Ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*. Paris, Flammarion, 1974.

⁴ Plusieurs contributions du recueil intitulé *Les Raisons de la ruse*. Serge Latouche et alii édit. (Paris, La Découverte/MAUSS, 2004) illustrent bien cette dérive populiste. Pour des exemples plus récents, voir le numéro consacré aux « Marges urbaines et résistances citadines » de la revue *Culture & conflit* (n° 101, printemps 2016) ou l'idéalisation des « pratiques et cultures de l'autodéfense servile » chez Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*. Paris, Zones, 2017, p. 32.

SCIENCES SOCIALES, PRATIQUE RÉSISTANTE ?

C'est le moment de rappeler ce que peuvent et ne peuvent pas les sciences sociales. Je ne souscris pas à leur conception comme art de combat, ne fût-ce que pour prévenir la formidable légitimation que cette conception redonnerait aux forces réactionnaires¹. L'impact des sciences sociales sur les réalités est indirect mais il n'en est pas moins déterminant pour autant. Comme d'autres activités culturelles, elles nous font voir le monde autrement, elles nous aident à le déchiffrer, en insistant particulièrement sur les liens peu visibles qui relient des phénomènes entre eux. Quand elles sont de bonne facture, elles sont comparables à de bonnes lunettes : elles font voir plus finement, avec davantage de nuances et de reliefs. Les gens d'action qui les portent auront forcément tendance à mieux apprécier les situations et les forces en présence : leur action en sera enrichie d'autant. Mais quand elles sont de médiocre qualité, elles ont le même effet que des verres mal adaptés : elles floutent la vision et paralysent l'action. En l'occurrence, la révision du concept de résistance entreprise par les sciences sociales reste incomplète si elle ne s'accompagne pas d'une analyse des zones d'ombre des modalités de résistance nouvellement rendues visibles. Nos ancêtres – pensons notamment aux attaques de Blaise Pascal contre les « restrictions mentales » qui permettaient aux jésuites de légitimer, pour leur bonne cause, de petits arrangements avec la vérité et la sincérité – avaient sans doute une conscience plus aiguë des coûts et dommages inhérents à la pratique de la ruse. Il serait grand temps de les redécouvrir.

LES LIMITES DE LA RUSE : ADOUCIR LA DOMINATION SANS L'ABOLIR

James Scott n'a jamais dissimulé que les ruses paysannes étaient des figures de compromis. Elles amènent à pactiser avec le pouvoir et cette stratégie s'avère parfois la seule possible si la destruction totale veut être évitée. Elles sont bel et bien en ce sens des outils au service d'éthiques de la survie. « La liberté ou la mort » est une maxime inaudible dans pareille éthique. Mais cela signifie aussi que le *statu quo* avec bénéfices à la marge est préféré à la prise de risque susceptible de déboucher sur une modification radicale du rapport de force. Cette limite structurelle constitue une première

¹ J'écris « redonner » en pensant à la manière dont un Rockefeller a pu peser sur le destin des sciences sociales pour donner plus de crédibilité à sa vision de la vie et de la société bonnes. Je pense par exemple au financement massif qu'il donna à des enquêtes sur la prostitution dans le dessein avoué de mettre la sociologie à contribution pour justifier « scientifiquement » des politiques prohibitionnistes. Je me permets de renvoyer sur ce point au 2^e chapitre de mon livre *Le Mythe de la traite des blanches. Enquête sur la fabrication d'un fléau*. Paris, La Découverte, 2009.

raison de ne pas l’embrasser sans réserve. Elle est triviale et ne nécessite pas de longs développements mais il convenait tout de même de la rappeler fortement tant elle semble négligée aujourd’hui.

LES DOMMAGES DE LA RUSE

Notre culture nous présente les personnages emblématiques de la ruse – de Robin des Bois à Thyl Ulenspiegel – sous des formes très sympathiques et facétieuses. Ils sont espiègles, jeunes et beaux. La réalité est souvent moins riante. À côté du roublard renard, les anciens Grecs associent la ruse au poulpe répugnant. La ruse, ne l’oublions pas, signifie en effet le recours obligé à la dissimulation et la tromperie. On en sort rarement indemne.

La réhabilitation des pratiques subalternes de résistance serait partielle si elle manquait de signaler ces dommages omniprésents dans les témoignages des acteurs. Ainsi la collaboration avec les bourreaux à laquelle contraignait l’occupation de postes à responsabilité a-t-elle donné lieu dans les camps de concentration à des dommages parfois irréparables. Nous avons dit que les détenus communistes occupaient des postes stratégiques dans l’administration de Buchenwald. Cette occupation avait un prix : pour convaincre les SS de donner des responsabilités à des détenus communistes, il fallait que ceux-ci leur inspirent confiance. À cette fin, il leur était indispensable de donner des gages, des gages de confiance précisément. Les détenus « fonctionnaires » devaient donc faire la preuve qu’avec eux aux commandes, le camp fonctionnait mieux qu’avec d’autres collaborateurs potentiels. Preuve bien sûr susceptible d’être retournée contre eux au moment des règlements de compte car si les gages donnés étaient suffisants pour convaincre les ennemis, ils pouvaient aussi convaincre les amis et alliés que ces militants avaient trahis. Beaucoup de détenus non communistes, ignorant tout de l’existence de réseaux clandestins au sein même de Buchenwald ou sceptiques quant à leur apport, accusèrent les communistes de collusion avec les nazis après la Libération. Devenu le plus tristement célèbre d’entre eux, Paul Rassinier s’inscrivait en faux contre la version communiste d’une résistance occulte au profit de l’ensemble des détenus : pour lui, les communistes agissaient comme des cliques maffieuses dont le seul but *véritable* était de se préserver eux-mêmes, généralement au détriment des autres¹. Ainsi la pratique de substitution de noms dans les listes de détenus à transférer vers des

¹ Paul Rassinier, *Ulysse trahi par les siens*. Rome, La Sfinge, 2006. Je remercie Coline Galere de m’avoir fait découvrir cette facette du personnage de Paul Rassinier que je ne connaissais que comme un négationniste éhonté.

sous-camps particulièrement meurtriers¹ : les communistes justifiaient l'envoi à une mort probable d'un détenu ordinaire en arguant de l'indispensabilité du camarade menacé pour l'œuvre de résistance. La justification pré-supposait un calcul coût-bénéfice particulièrement compliqué : il fallait convaincre que les bénéfices escomptés, généralement différés, compensaient le coût immédiatement perceptible des gages donnés à l'ennemi.

Mais bien sûr le soupçon était toujours présent : la véritable raison n'était-elle pas tout simplement que les communistes se protégeaient entre eux ? Or comme la plupart des postes à responsabilité étaient associés à des privilèges, il était particulièrement difficile de prouver que la fonction était occupée pour remplir des objectifs désintéressés et non pour la jouissance de ces privilèges salvateurs.

Même dans les rangs communistes le brouillage des frontières entre l'ami et l'ennemi pouvait avoir des effets délétères sur le tissu relationnel au sein du collectif et donc sur le collectif lui-même. Qui plus est, parfois les soupçons étaient fondés : tel camarade chargé de redistribuer égalitairement le contenu des colis entre tous les détenus commençait par se servir généreusement lui-même. On ne pouvait donc écarter d'un revers de main les soupçons sans cesse renaissant dans un contexte de rareté extrême. Des procédures de vérification tatillonnes étaient dès lors mises en place qui, à leur tour, alimentaient la croyance dans le bien-fondé des soupçons : pourquoi sinon des contrôles auraient-ils été nécessaires ? Pour le résumer, par la méfiance et les équivoques qu'il suscite, le recours à la ruse nuit forcément à la camaraderie, c'est-à-dire le ciment de la communauté qui est un des ressorts ultimes de la résistance elle-même.

Ces équivoques s'avèrent parfois tout à fait irréductibles : même rétrospectivement, les historiens sont incapables de trancher de façon catégorique. Voyez le cas de Leopold Trepper, chef du célèbre Orchestre rouge, un réseau d'espionnage travaillant pour l'URSS. Gilles Perrault, dans un ouvrage très substantiel, avait célébré son action². Des décennies plus tard, Guillaume Bourgeois présente un dossier accablant qui le fait au contraire paraître pour un homme qui, pour sauver sa peau, a consenti à sacrifier les membres de son réseau³. Traître ou héros ? Ou voyez ces trois résistants communistes belges détenus qui, pendant des mois, ont encouragé leurs

¹ Cf. à ce sujet Sonia Combe, *Une vie contre une autre. Échange de victime et modalités de survie dans le camp de Buchenwald*. Paris, Fayard, 2014.

² Gilles Perrault, *L'Orchestre rouge*. Paris, Fayard, 1989 (édit. revue et augmentée de l'édition originale de 1967).

³ Guillaume Bourgeois, *La Véritable Histoire de l'Orchestre rouge*. Paris, Nouveau Monde, 2015.

camarades arrêtés à tout avouer à la Gestapo. Un beau jour, ils sont libres, évadés prétendent-ils. Mais est-ce une vraie évasion ou une habile mise en scène pour infiltrer la Résistance ? José Gotovitch et moi avons consulté les mêmes sources et parvenons à des conclusions opposées, chacun de nous reconnaissant cependant que l'interprétation de l'autre est parfaitement défendable¹. Ainsi, non seulement la question demeure irrésolue d'un point de vue pratique de savoir s'il fallait les vouer aux gémonies ou les décorer mais, d'un point de vue cognitif également, nous restons confrontés à un trou noir. Celui-ci est particulièrement perturbant, à la fois pour les acteurs et les spectateurs contemporains ou rétrospectifs, parce qu'il y va de l'honneur des personnes concernées.

LES ATTEINTES À L'INTÉGRITÉ PSYCHO-MORALE INDIVIDUELLE

En troisième et dernier lieu, il faut citer les dommages à l'intégrité psycho-morale des personnes elles-mêmes qui recourent à la ruse. Mimer la servilité, quelles que soient les restrictions mentales dont le mime s'accompagne, ne laisse pas indemne. Courber la tête, baisser les yeux pour ne pas provoquer l'ire du maître, écouter sans broncher des propos humiliants, assister passivement à la violence faite aux siens sont autant de postures que la ruse peut légitimer mais qui laissent dans la bouche le goût amer de la lâcheté. On fait semblant d'y être indifférent, que ce n'est pas si grave, qu'on prendra sa revanche. Mais on n'est pas dupe, on sent bien qu'on est rongé.

Quand les postures de dissimulation se transmettent générations après générations, elles aboutissent à la construction d'images stéréotypées qui sont aisément naturalisées : on entendra alors, généralement de la part des puissants², que telles ou telles manières fourbes sont typiques d'esclaves ou de serfs, ou encore que les femmes sont « naturellement » plus rusées que les hommes... À la limite, ces stéréotypes sont invoqués pour légitimer les

¹ Pour plus détails sur ce cas exemplaire, cf. *Survivre à tout prix ?*, *op. cit.*, pp. 132-136.

² Généralement mais pas toujours : même l'abolitionniste généreux qu'était Victor Soelcher utilise pour caractériser les esclaves des expressions qui nous choquent aujourd'hui : « Il est *insouciant* parce que rien ne saurait intéresser un esclave ; il est *paresseux* parce que son travail n'est pas payé, [...], il est *flatteur* parce que c'est le moyen d'éviter des coups, et d'obtenir quelque adoucissement de son sort ; il est *lâche* parce que le courage est une vertu qui s'acquiert seulement par la réflexion ; il est *voleur* parce qu'il n'a rien ; il a *rarement de bons sentiments* parce que son état d'abrutissement l'empêche de les concevoir [...] ; il est enfin *tout couvert de vices* parce que l'ignorance et la servitude sont les sources du vice, plus encore que l'oisiveté » (*Esclavage et colonisation*, *op. cit.*, p. 36).

dominations subies¹. Même après des décennies de résistance féministe, certaines postures corporelles demeurent massivement associées à certaines catégories de population : ces adolescentes isolées dans nos transports en commun qui regardent obstinément leurs chaussures par exemple. Quel contraste entre ces postures rabougries et l'occupation des mêmes espaces par des adolescents. Alors oui, elles n'en pensent pas moins et se rabougrir est une tactique efficace pour éviter les ennuis, une réaction face à la perception d'une menace et donc une résistance au sens le plus large du terme. Mais à quel prix ? Scott déjà y insistait : l'opprimé doit dépenser une énergie considérable à s'adapter sans cesse aux changements d'humeur de ses maîtres.

Plus récemment, Elsa Dorlin propose de voir dans cette attention épuisante aux gestes des maîtres – une attention tant exercée qu'elle en devient une authentique *compétence* à anticiper les besoins d'autrui – la face sombre de la tant célébrée éthique du *care*. Elle y voit très justement une « éthique de l'impuissance »².

À l'inverse, qu'il est jubilatoire de pouvoir dire son fait à l'opresseur : cela restaure l'estime et le respect de soi mieux que toute thérapie. « Balance ton porc » et #*Me Too* ont été exemplaires de ce point de vue. L'estime de soi restaurée rend possible l'action collective et donc l'émergence progressive de résistances organisées, voire de mouvements sociaux plus offensifs que réactifs.

La révision du concept de résistance ouvre des pistes concrètes et intéressantes à l'action collective. Il convient toutefois de rester critique dans la réhabilitation de ses formes mineures : la ruse oui, mais avec modération... Quand il reste des marges de manœuvres suffisantes, l'opposition ouverte³ s'indique en dépit des apparences comme la meilleure stratégie, la seule capable d'engendrer un véritable changement des rapports de force en présence. C'est une leçon tirée de l'examen des formes de résistance en situations extrêmes dont la pertinence semble plus grande encore dans des contextes ordinaires puisque ce courage-là n'exige pas qu'on y risque sa vie, tout au plus, bien souvent, de renoncer à un avantage.

¹ Le même Victor Schoelcher qui attribue ces traits de caractère à la condition servile voit bien comment « paresse et barbarie des Noirs » servent de « justification de l'esclavage » (*idem*, p. 72).

² Elsa Dorlin, *op. cit.*, p. 177.

³ L'opposition ouverte n'exclut pas la clandestinité (ni même le piège à l'ennemi : l'embuscade typique de la « petite guerre ») mais elle exclut la ruse durable, c'est-à-dire le simulacre prolongé de la collaboration avec l'ennemi ou l'adversaire. Autrement dit, elle n'exclut pas la ruse tactique mais bien la ruse stratégique.